Pope fiction

Olivier Bouras

Olivier Bouras

Pope fiction

© Olivier Bouras, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1655-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avril 2050 de l’ère chrétienne. Rajab 1472.

Je m’appelle Maxime S. Je suis né au cœur du Sinaï, il y a plus de 40 ans. On m’a trouvé sur un banc de sable quelques heures après ma naissance. J’avais encore le cordon ombilical sur le ventre. C’était un petit matin d’hiver. Le soleil n’avait pas encore léché mon corps fripé. J’étais nu. Livré au dieu des vents. J’étais, m’a-t-on dit, posé à une cavalcade de chameaux du monastère orthodoxe de Sainte Catherine.

J’ai oublié ce désert brûlant pour vivre dans une contrée glaciale. Dans cette région qu’on appelait avant le réchauffement climatique, la Petite Sibérie. En France. À deux pas de la confédération helvétique et de sa neutralité bancaire.

Mes parents, puisque je porte leur nom, ont quitté ce monde. Ils m’ont donné une solide

éducation. M’ont suivi et soutenu dans mes choix.

J’exerce depuis 15 ans, un job de traducteur dans ce qui subsiste de l’annexe sans âme du parlement européen, dédiée aux lobbyistes et autres idéologues. Je maitrise cinq langues, le français, l’anglais, l’espagnol, le russe et l’arabe classique. J’ai une passion pour les chats siamois. Au fond, j’ai une vie tranquille. Banale.

Mon père disait toujours que la vie est banale. « La plupart des gens ont un travail banal, une famille banale, des passions banales. Ils croient que leur vie est exceptionnelle parce qu’ls n’ont qu’une vie. Mais que font-ils de grand pour l’humanité, durant leur passage sur terre ? Réaliser quelques éclats dans son existence ne fait pas d’une vie banale une vie brillante » ajoutait-il. « Cela peut impressionner un temps des personnes qui ne te connaissent pas. Ça ne va pas plus loin. On traverse parfois sans s’y attendre des difficultés exceptionnelles

Ou on met assez de volonté pour vivre un événement exceptionnel. »

Il me racontait souvent la vie de ses aïeux. Je connais par cœur, les destins des Joseph-Marie, Alphonse, Marguerite, Danièle, Marie ou Jacques.

Ce dernier, le père de mon père est le seul que j’ai connu durant une vingtaine d’années. Il a quasiment atteint un siècle d’existence terrestre. Avant de s’éteindre en 24 heures d’un virus exotique.

Ses ancêtres catholiques, je ne les ai jamais croisés, si ce n’est en photos ou sur des images brutes de Super 8 , de VHS. Même pas retravaillées avec une intelligence artificielle. Leur univers est si différent du nôtre que parfois je me

sens plongé dans une comédie de mœurs en costumes d'époque. Comme au temps de la cour de Manu 1er, alias Jupiter. Manu ce maître des horloges qui a renvoyé ses gueux au XIX ème siècle et qui cauchemardait mon père. Le roi a été expulsé du territoire français et envoyé aux Kerguelen quand les fascistes sont arrivés au pouvoir. Mais ça ne s'est pas mieux passé pour cette clique nationaliste qui a vu un jour les forces de l'ordre se retourner contre elle. Et les a renvoyés à leurs chères études, derrière des barreaux pour y bosser des doctorats en sociologie des crises ou en histoire médiévale. Afin qu'ils apprennent certains détails de l'histoire de France qui leur avait échappés.

L'Europe a bien changé depuis mon adolescence. Les technocrates ont remplacé les politiques partout ou presque au sein de gouvernements de salut public.

L'exceptionnel, selon mon père, survenait quand l'Histoire, avec un grand H jetait du sable dans les engrenages de mornes quotidiens.

Présenter l'existence sous cet angle à un gosse né astrologiquement sous le signe du scorpion au pied d'une dune, c'était décalé. J'avais certainement une histoire unique. Mais rien ne disait que c'était lié a la grande histoire de l'humanité. Mon père osait tout avec le verbe. Il nous créait une lignée avec des origines de partout. Il disait : « Je vais te raconter l'histoire de notre patronyme. Il insistait sur les anecdotes. Voire la caricature de tous ceux qui selon lui avaient façonné le rêveur qu'il était. C'était un conteur, comptable de la vie qui lui avait été « confiée en cadeau » insistait-il.

Ce n'était pas mon cas. Mes géniteurs m'ont largué dans le désert. Je ne devrais ma survie qu'à deux gendarmes égyptiens qui assuraient des missions de police touristique autour du monastère de Sainte Catherine.

On m'a placé sur le livre des enfants trouvés. Puis dans l'aile désaffectée d'un hôpital en ruines au bord de la mer Rouge, vers Charm El Cheik. Il y avait juste un fenestron en hauteur pour capter un peu la lumière du jour. La nuit, la salle des gosses abandonnés était bouclée à clé. Les plus grands d'entre nous faisaient office de veilleurs de nuit. Certaines nuits, j'entendais ces grands se battre et crier. Et nous les petits, on ne pouvait même pas sortir seuls de berceaux trop hauts pour nos jambes arquées.

Un beau matin de printemps une femme s'est penchée sur mon berceau. Je lui ai souri. Elle avait une drôle de tête avec ses cheveux blonds bouclés. Elle a pris ce sourire pour un signe. Elle s'est dit : celui-là il charme pour survivre. Je la trouvais juste rigolote. Moins austère que les femmes qui assuraient notre croissance quotidienne. Elle m'a sorti de l'hôpital. Juste sur ce malentendu. Ça

devait être son intuition.

J’ai su des années plus tard qu’elle m’avait adopté. Je ne savais pas ce que cela signifiait. J’ai changé de nom. Ou plutôt, mes adoptants ont changé le nom que l’Etat égyptien m’avait donné. Je ne portais jadis que les prénoms des deux gendarmes qui m’avaient trouvé dans le sable. J’étais Mohamed Idriss X. Le deuxième prénom serait devenu mon nom si j’avais grandi en orphelinat jusqu’à ma majorité. Puis mes adoptants m’ont trouvé un prénom, Maxime. Il lui ont accolé le nom du mari de la dame blonde. Celui que, comme tout le monde, j’ai dû appeler papa.

Ai-je eu de la chance d’être adopté bébé ? Cela resterait à démontrer. Je ne le saurai jamais puisque le chemin de la vie ne permet pas de se couper en deux dès la première intersection. On ne rembobine rien. Au mieux, on met sur pause. Et on avance sur le chemin de sa destinée. Sans possibilité de retour en arrière. Ou si peu.

Mon père me rabâchait une légende touareg qu’il avait tatouée sur sa peau. « Tu es né avec la constellation de la croix du sud en guise de toit. Les touaregs disent qu’elle indique les quatre points cardinaux. Parce que tu ne sauras jamais si tu vas mourir : à l’est, à l’ouest, au nord ou au sud. » C’était pas très emballant sa légende ! Mais c’était sensé.

J’ai eu une enfance heureuse. Je riais tout le temps. J’avais une grande sœur qui veillait sur moi. Elle jouait avec moi et me défendait dans les cours d’écoles. J’ai pratiqué des tas de sports au gré de ces années. J’aimais le BMX, le skateboard, la natation. Et on parlait beaucoup de football avec mon père, supporter d’un club qui n’a jamais connu le moindre instant de gloire. Il n’argumentait jamais ce choix, autrement que par « c’est le club de la ville où j’ai grandi. C’est le club que j’ allais voir ado avec mon grand-père, Joseph Marie. Cette passion qu’il partageait avec moi a tissé de l’amour. À sa mort, j’ai gardé cet amour pour ce club moyen sportivement. Aimer ce n’est pas forcément choisir le meilleur. Le choix d’aimer ou pas n’est pas souvent rationnel ». Il m’avait laissé dans un cloud d’époque une fiche numérique sur Joseph-Marie son gentil papy, toujours prompt à le défendre quand il faisait des bêtises. Et il en a commis des boulettes. Je connais presque par cœur cette vieille note rédigée par ses soins.

JO LE TAXI

Jo le taxi, il coursait partout. Pour Danièle ma grand-mère, décédée peu avant ma naissance, le numéro 14 sérigraphié sur sa voiture était une sorte d'amulette royale. Elle avait voulu logiquement se marier un 14, vivre au 14 de telle rue. Entre elle et sa sœur cadette, il y avait 14 ans d'écart. Mais Jo est mort à soixante et quatorze ans et Marguerite, sa veuve un 14 février. Les nombres recèlent aussi leur part d'ombre. Jo le taxi est parti au lendemain du second mariage de la cadette. Trop d'émotions peut être. D'un cœur usé par les Boyard en papier maïs, plus vraisemblablement, disait mon père qui avait hérité de ce vice de Joseph-Marie.

Jo a été l'époux de Marguerite durant quarante ans. Mériterait-il une auréole posthume ? Je vous remercie d'avoir posé la question. Ils étaient le feu et l'eau. Mon adoptant aimait être coincé entre ces deux éléments. Il y pratiquait le secret « Faut pas le dire à ton grand-père » versus « Dis rien à ta mamie » résumait-il. Ils ne s'affrontaient pourtant jamais. Surtout pas devant les enfants.

J'ai découvert ce papy Joseph sur les images du mariage de leur dernière fille dans le mess d'officiers d'une base aérienne voisine. Sa fille épousait un de ces chasseurs zélés, un être presque supérieur trop sûr de lui. Jo portait avec naturel un costume gris à rayures bien coupé. (Il avait visité son tailleur italien pour cette occasion). Le visage impassible. Les cheveux gris légèrement gominés vers l'arrière. Un sourire discret aux lèvres. Fier. Sans exubérance superflue. Il traversait la piste de danse en prenant soin d'esquiver élégamment les danseurs pour ne pas gâcher leur plaisir. Le cœur a priori léger. Et une attention bienveillante comme priorité de conduite. Comme taxi, il devait pourtant savoir que tout le monde ne se conduit pas bien

Il racontait selon mon père et lors des repas de famille les anecdotes entrevues dans le rétro intérieur de son taxi. Ainsi, il chargeait régulièrement à la gare un curé célèbre. L'homme de foi montait en soutane et redescendait en costume de ville. Il le déposait toujours sur la même artère. Celle des travailleuses du sexe. Il disait : « C'est hypocrite. On devrait autoriser les curés à se marier ». Joseph s'était du coup fait une conviction sur l'abstinence sexuelle des religieux. Ça ne l'aurait pas étonné que le pape eut des tas de bâtards dans les coursives du Vatican.

Entre les courses, les taxis se retrouvaient au bistrot. Tapaient la belote ou le tarot. C'était une époque bénie pour sa corporation.

Il chargeait mon père chaque soir sur sa banquette arrière pour aller faire un plein d'essence. Toujours la même station. Je ne sais pas combien de bandes dessinées, de gadgets pas encore chinois, il a ramené avec les points de fidélité distribués par la marque de carburant. Leur slogan : « Mettez un tigre dans votre moteur ». Je buvais tous ces souvenirs qui remontaient en détails Jo se marrait de la naïveté de mon paternel. Il allait là juste là parce que c'était tout près de sa maison.

Le climat commençait à se dégrader pour Joseph lorsqu'il arriva en fin de carrière. Il avait été attaqué lors d'une course nocturne. Sans conséquence corporelle. Il n'était pas belliqueux. Mais l'incident l'avait incité à planquer un nerf de bœuf à portée de main. Sous son siège. Et un 6.35 dans la boîte a gants de la 404 Peugeot, une marque de voiture disparue sous une crise pétrolière mais qui a longtemps été la fierté de la région où j'ai grandi.

Un des collègues de Jo avait été étranglé au volant. Pour une course à 20 francs. Les taxis avaient chassé l'agresseur en nocturne grâce à leurs liaisons radio. Le papy a gardé sa licence jusqu'à 70 ans. Mais a pris bien avant cet âge avancé un salarié pour tourner la nuit. Il justifiait cette retraite tardive par le fait qu'être artisan ça n'assurait pas une pension de retraite solide.

À l'arrière des berlines toujours noires, des Peugeot puis des DS, il chargeait souvent des élus en vue, des bourgeoises bien pomponnées ou des chefs d'entreprises.

Il avait ses passagers d'habitude.

Il écoutait les conversations qui agitaient la banquette arrière. Et s'était forgé une ligne politique socialiste. Il avait adhéré à la SFIO, la section française de l'internationale ouvrière.

À force d'apprendre à tout entendre, il était devenu l'oreille de ses trois filles. Il avait validé les mariages avec des hommes qui ne plaisaient guère à Madame, son épouse légitime.

Mon père comme toute la famille était en totale confiance avec lui. Sa seule maladresse de papy ? « Il avait oublié d'étiqueter une bouteille d'eau de Javel rangée à la cuisine. Une cousine avait pris cela pour du jus de citron. Elle n'eut pas la gorge trop brûlée. Il s'en était voulu longtemps. Devenait encore plus méticuleux » se souvenait le pater.

Joseph-Marie aimait conduire. Même retraité, le vieux chauffeur descendait

ses petits enfants en vacances vers Carpentras voir le neveu de Marguerite, via la Nationale 7, à bord d'une Renault 4 L qui se trainait un peu. Il levait tout le monde aux aurores afin que les jeunes finissent leur nuit dans la voiture et demeurent calmes durant le long trajet. La route passait plus vite pour des enfants pressés d'arriver au but et qui ne savaient pas encore apprécié la diversité des paysages.

Il avait eu l'habitude d'accepter des courses longues. Nancy-Paris la plupart du temps. « Quand il y avait des courses comme ça, les opératrices radio demandaient qui veut s'y coller » m'avait détaillé mon daron.

Il était présent quand ce putain d'infarctus a couché le vieux chêne, à terre. « Je suis resté comme un gland pendant des années à me dire que la vie n'avait pas vraiment de sens puisque les meilleurs étaient sacrifiés aussi vite que les crapules. Sans bonus. Sans extra balle. Sans rien laisser ou si peu. Y a pas de karma qui tienne. Le karma c'est devenu pour moi une légende urbaine. Y a zéro logique entre le bien et le mâle. Y a que des règles morales édictées pour nous tenir en laisse » en avait déduit mon père pour auto-justifier une adolescence de jenfouttre.

Au sein de sa confrérie des taxis de Nancy, Joseph organisait chaque printemps des virées pour les orphelins de la ville. Marguerite, son épouse l'accompagnait pour ces escapades à la journée. Elle sortait sa plus belle robe et laquait impeccablement et comme toujours son chignon de cheveux blancs. Elle le valait bien. Elle rajoutait une touche de Shalimar, son parfum signature. L'élégante était en représentation. « On lui disait, votre mari est bien gentil ». Intérieurement, elle pensait : « Gentil n'a qu'un œil, lui en a deux ». C'était une de ses sentences préférées pour marquer sa désillusion généralisée sur les hommes et l'amour.

La commission préfectorale de retrait des permis de conduire qui jugeait les fous du volant fit un jour appel à Joseph-Marie. Il représentait les professionnels de la route autour de cette grande table composée de nombreux fonctionnaires de Police et de préfecture.

« Si un jour tu passes devant cette commission, tu restes poli. Tu reconnais ta faute » avait-il indiqué à mon père. Celui-ci eut besoin plus tard d'appliquer sa théorie. Un gros excès de vitesse. 120 en sortie de ville sur sa puissante moto à six cylindres. Et hop une convocation. « J'ai tout fait comme il avait dit. J'étais à deux doigts d'avoir les félicitations du jury. Je m'en sortais avec quinze jours de mise à pied pour ma grosse bévue devant le cinémomètre » se gondolait il en

racontant ses mésaventures de motocycliste grisé par les accélérations et les inclinaisons en courbes qui le rendaient faussement invulnérable.

Une autre fois, il était rentré en taxi chez lui depuis la patinoire excentrée. Le collègue de Jo avait certainement une acuité visuelle défaillante face à son compteur. Il avait exigé le double du tarif habituel. Mon père était encore gosse. Jo l'avait pris avec lui et avait foncé chez le collègue. « Je ne savais pas que c'était ton petit fils » s'excusait le gaillard. Avant de rendre l'intégralité de la course. On ne plaisantait pas avec l'honnêteté et l'image de sa corporation. Le type avait été sanctionné par la suite.

Certains pensent que la gentillesse et la douceur sont des signes de faiblesse. Ceux qui disent cela n'en ont sans doute pas bénéficié.

Joseph ne s'appelait pas Joseph pour l'état civil Il se prénommait Louis Joseph-Marie. Mais personne ne l'appelait autrement que Jo. Je n'ai jamais su pourquoi.

Louis était pourtant plus simple à appréhender. Il aimait conduire sa tribu en forêt les dimanches. Il aimait toujours les parties de carte endiablées de belote ou de rami devant le gros poêle Godin de sa maison de banlieue, les soirs d'hiver. Il cultivait quelques laitues, des choux et des cornichons dans le minuscule potager de bordures qui ceinturait la kasbah. Le reste du terrain était planté de roses, de lilas et de chèvrefeuille et de rosiers. Il avait construit un cadre confortable à sa famille. Et l'entretenait vaille que vaille. Quelques heures avant son infarctus, il avait encore taillé une haie de thuyas pour que son pavillon soit coquet.

Il s'était projeté hors de Contrexéville , sa ville natale, tôt. Personne n'a jamais vraiment su pourquoi. Peut être simplement par amour des voitures. Il avait décroché son certificat d'aptitude à conduire juste après la grande guerre. Il n'avait pas 19 ans. Son village de naissance était pourtant un beau petit hameau vosgien tranquille.

Il eut un fils à 22 ans. Il devint veuf douze ans plus tard. Puis épousa Marguerite. J'ai toujours su que c'était sa seconde union. Puisque son grand fils restait dans le cercle familial. Joseph-Marie mena un temps une double vie amoureuse. Comme mon père bien plus tard. Mais lui n'eut rien à régulariser. Les mœurs avaient changé. La loi aussi.